

**CHOIX**  
**DE**  
**POÉSIES RELIGIEUSES**  
**ET MORALES,**

**A L'USAGE DES ÉCOLES PRIMAIRES**  
**ET DES MAISONS D'ÉDUCATION.**

**PAR C.-J. DE LA LANDE,**  
Professeur de Langue française, à Nancy.



**NANCY,**  
**CHEZ THOMAS ET C<sup>ie</sup>, ET CHEZ LES PRINCIPAUX**  
**LIBRAIRES,**

CHEZ L'AUTEUR, RUE SAINT-JULIEN, 31.

1837.

Il est très-vigilant; je le suis plus peut-être.

Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchants.

J'éveille aussi ce bœuf qui d'un pied lent, mais ferme,  
Va creuser les sillons quand je garde la ferme.

Pour vous-même on travaille, et, grâce à vos brebis,  
Votre mère, en chantant, vous file des habits.

Par le travail, tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange.

Allez donc à l'école; allez, mon petit ange!

Les chiens ne lisent pas, mais la chaîne est pour eux:

L'ignorance toujours mène à la servitude.

L'homme est fin, l'homme est sage, il nous défend l'étude

Enfant vous serez homme et vous serez heureux;

Les chiens vous serviront. »

L'enfant l'écouta dire,

Et même il le baisa. Son livre était moins lourd.

En quittant le bon dogue, il pense, il marche, il court.

L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire.

A l'école, un peu tard, il arrive gaiement,

Et dans le mois des fruits il lisait couramment.

M<sup>me</sup> DESBORDES-VALMORE.

---

## LE PETIT SAVOYARD.

---

### CHANT I<sup>er</sup>. — LE DÉPART.

Pauvre petit, pars pour la France.

Que te sert mon amour! Je ne possède rien.

On vit heureux ailleurs, ici, dans la souffrance,

Pars, mon enfant c'est pour ton bien.

Tant que mon lait put te suffire,

Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,

Heureuse et délassée en te voyant sourire ,

Jamais on n'eût osé me dire :

Renonce aux baisers de ton fils.

Mais je suis veuve ; on perd sa force avec la joie.

Triste et malade, où recourir ici ?

Où mendier pour toi ? Chez des pauvres aussi !

Laisse ta pauvre mère , enfant de la Savoie ;

Va , mon enfant où Dieu t'envoie..

Mais si loin que tu sois , pense au foyer absent ;

Avant de le quitter , viens , qu'il nous réunisse ;

Une mère bénit son fils en l'embrassant :

Mon fils , qu'un baiser te bénisse !

Vois-tu ce grand chêne là-bas ?

Je pourrai jusque-là t'accompagner , j'espère.

Quatre ans déjà passés , j'y conduisis ton père ;

Mais lui , mon fils , ne revint pas.

Encore , s'il était là pour guider ton enfance ,

Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi :

Mais tu n'as pas dix ans , et tu pars sans défense....

Que je vais prier pour toi !....

Que feras-tu , mon fils , si Dieu ne te seconde ,

Seul parmi les méchants (car il en est au monde),

Sans ta mère , du moins pour t'apprendre à souffrir....

Oh ! que n'ai-je du pain , mon fils , pour te nourrir !

Mais Dieu le veut ainsi : nous devons nous soumettre.

Ne pleure pas en me quittant ;

Porte au seuil des palais un visage content..

Par fois mon souvenir t'affligera peut-être.....

Pour distraire le riche , il faut chanter pourtant.

Chante , tant que pour toi la vie est moins amère ;

Enfant , prends ta marmotte et ton léger trousseau ;

Répète en cheminant les chansons de ta mère ,

Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

Si ma force première encore m'était donnée ,

J'irais , te conduisant moi-même par la main ;

Mais je n'atteindrais pas la troisième journée ;

Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin :  
Et moi je veux mourir aux lieux où je suis né.  
Maintenant de ta mère entends le dernier vœu :  
Souviens-toi , si tu veux que Dieu ne t'abandonne ,  
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne.  
Prie et demande au riche , il donne au nom de Dieu ;  
Ton père le disait. Sois plus heureux. Adieu.  
Mais le soleil tombait des montagnes prochaines ,  
Et la mère avait dit : il faut nous séparer ;  
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes ,  
Se tournant quelquefois et n'osant pas pleurer.

---

CHANT II<sup>c</sup>. — PARIS.

J'ai faim : vous qui passez , daignez me secourir.  
Voyez, la neige tombe , et la terre est glacée.  
J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée ,  
Et je n'ai rien pour me couvrir.  
Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie ,  
A genoux sur le seuil j'y pleure bien souvent.  
Donnez : peu me suffit , je ne suis qu'un enfant.  
Un petit sou me rend la vie.  
On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain ;  
Plusieurs ont raconté , dans nos forêts lointaines .  
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines ;  
Eh bien , moi , je suis pauvre , et je vous tends la main .  
Faites-moi gagner mon salaire !  
Où me faut-il courir ? Dites , j'y volerai.  
Ma voix tremble de froid ; eh bien , je chanterai ,  
Si mes chansons peuvent vous plaire.  
Il ne m'écoute pas , il fuit ;  
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit)  
Finir son heureuse journée.

Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,  
Celle guérite abandonnée.  
Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir ?  
Rendez-moi ma pauvre chaumière,  
Le laitage durci qu'on partageait le soir ;  
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière,  
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.  
Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :  
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi.....  
Hélas ! et, tout petit, faudra-t-il que je meure,  
Sans avoir rien gagné pour toi ?  
Non, l'on ne meurt point à mon âge ;  
Quelque chose me dit de reprendre courage.....  
Eh ! que sert d'espérer ? Que puis-je attendre enfin ?  
J'avais une marmotte, elle est morte de faim.  
Et, faible, sur la terre il reposait sa tête ;  
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi ;  
Lorsqu'une douce voix à travers la tempête,  
Vient reveiller l'enfant par le froid endormi.  
Qu'il vienne à nous celui qui pleure,  
Disait la voix mêlée au murmure des vents ;  
L'heure du péril est notre heure ;  
Les orphelins sont nos enfants.  
Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère.  
Lui, docile et confus, se levait à leur voix ;  
Il s'étonnait d'abord ; mais il vit dans leurs doigts  
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire ;  
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

---

CHANT III. — LE RETOUR.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,  
Par un soleil d'été que les Alpes sont belles !  
Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter,

La verdure , les eaux , les bois , les fleurs nouvelles ;  
Heureux qui , sur ces bords , peut toujours s'arrêter !  
Heureux qui les revoit , s'il a pu les quitter !  
Scul , loin dans la vallée , un bâton à la main ,

Qui va de la France à la Savoie ?

Quel est ce voyageur que l'été leur renvoie ?

C'est un enfant ; il marche , il suit le long chemin .

Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier .

Il a mis ce matin la bure du dimanche ,

Et dans son sac de toile blanche

Est un pain de froment qu'il garde tout entier .

Pourquoi tant se hâter à sa course dernière ?

C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau ,

Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau

Et n'ait reconnu sa chaumière .

Les voilà ! ... tels encore qu'il les a vus toujours ,

Ces grands bois , ce ruisseau qui fuit sous le feuillage !

Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours ;

Il est si près de son village !

Tout joyeux il arrive , et regarde... Mais quoi !

Personne ne l'entend ! sa chaumière est fermée !

Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée .

Et l'enfant plein de trouble : Ouvrez , dit-il , c'est moi .

La porte cède , il entre ; et sa mère attendrie ,

Sa mère qu'un long mal près du foyer retient ,

Se relève à moitié , tend les bras et s'écrie :

N'est-ce pas mon fils qui revient ?

Son fils est dans ses bras , qui pleure et qui l'appelle .

Je suis infirme , hélas ! Dieu m'afflige , dit-elle ;

Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir ;

Car je ne voulais pas mourir sans te revoir .

Mais lui : de votre enfant vous étiez éloignée ,

Le voilà qui revient , ayez des jours contents ;

Vivez : je suis grandi , vous serez bien soignée ;

Nous sommes riches pour longtemps .

Et les mains de l'enfant , des siennes détachées ,

Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait,  
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,  
Et le pain de froment que pour elle il gardait.

Sa mère l'embrassait et respirait à peine,  
Et son oeil se fixait, de larmes obscurci,

Sur un grand crucifix de chêne,  
Suspendu devant elle et par le temps noirci.

« C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères  
Et des petits enfants, qui du mieu a pris soin ;

Lui, qui me consolait quand mes plaintes amères  
Appelaient mon fils de si loin.

» C'est le Christ du foyer, que les mères implorant,  
Qui sauve nos enfants du froid et de la faim.

Nous gardons nos agneaux, et les loups les dévorent ;  
Nos fils s'en vont tout seuls et reviennent enfin.

» Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle ?

Ta pauvre mère infirme a besoin de secours ;

Elle mourrait sans toi. » L'enfant à ce discours,

Grave et joignant ses mains, tombe à genoux près d'elle,  
Disant : que le bon Dieu vous fasse de longs jours !

AL. GUIRAUD.

---

### LE PÈRE INSTRUISANT SES ENFANTS.

Un père avait deux fils, dont l'un aimait l'étude ;  
L'autre de ne rien faire avait pris l'habitude.

Même au milieu de leurs amusements,  
Ce père ne cherchant en tout qu'à les instruire,

Avait grand soin de les conduire,

Au printemps, en automne, à sa maison des champs.

Là, dans ses jardins domestiques,

Où brillaient les vives couleurs,

D'un riche assemblage de fleurs,

Il leur faisait remarquer les pratiques.